

**MARTIN LUTHER KING REMÉMORÉ:
UNE EXPLORATION DE *DREAMER*
DE CHARLES JOHNSON
EVAYOULOU BENJAMIN**

E.N.S. Brazzaville (Congo)

RESUME

Cette étude montre que *Dreamer*, le roman de Charles Johnson est une véritable excursion dans les deux dernières années de la vie MARTIN Luther King. L'article revoie d'abord à l'époque où le leader noir percevait la non-violence et l'amour du prochain comme des solutions au racisme qui gangrenait la société américaine dans les années 1960. Puis, l'étude relève que le rêve d'une paix et d'une égalité globales est irréalisable, comme le suggère d'ailleurs l'assassinat de King en 1968. En fin, l'article met en relief le côté quelque peu paradoxal de la non-violence dans un pays toujours constant dans son hostilité aux Noirs Américains.

Mots clés : Droits Civiques, Africains Américains, Martin Luther King, non violence, racisme, Etats-Unis d'Amérique.

ABSTRACT

This article shows that Dreamer is a fictional excursion into the last two years of Martin Luther King's life, when the political and personal pressures on the black leader were greatest. The study takes to the time when King saw non-violence and love as redemptive principles and strongest weapons against racism, before he realized that his dream of global peace and equality was outmoded, as evidenced by his own violent death in 1968. In this sense, the article illustrates the ironical and paradoxical side of King's ideology in a country that is constant in its hostility to black Americans.

Key words: Civil Rights, African Americans, Martin Luther King, non violence, racism, United States of America.

INTRODUCTION

L'histoire est présente dans le roman africain américain. L'esclavage et la Guerre de Sécession dans *Jubilee* (1966) de Margaret Walker et *Roots* (1976) d'Alex Haley; la lutte pour les droits civiques dans *And All our Wounds Forgiven* (1994) de Julius Lester. En effet, le roman africain américain s'est toujours intéressé à l'histoire comme tout roman américain depuis *Uncle Tom's Cabin* (1850) de Harriet Beecher Stowe. Aussi, Charles Johnson s'ingénie – t – il constamment à décrire les chevauchements entre l'histoire et la fiction montrant, par exemple, dans *Middle Passage* (1990) et dans *Dreamer*, comment l'histoire des grandes personnalités comme Martin Luther King ou celle des grands événements nationaux comme le Mouvement pour les Droits civiques peut être recomposée sur le mode fictionnel. Le roman est écrit à la première personne du singulier, si bien que les paroles et les pensées de l'auteur sont gommées systématiquement. Ce qui permet au narrateur d'être le maître du récit. Aussi l'auteur se trouve-t-il en quelque sorte exproprié de sa voix par la parole du narrateur qui livre au lecteur les épisodes de la vie de Martin Luther King. Le texte épouse en effet au plus près les mouvements des trois dernières années de l'existence du leader noir, en reconstruisant les événements tant quotidiens qu'historiques qui ont marqué sa vie. L'auteur appuie d'ailleurs lourdement sur l'absurdité des concepts de non-violence et d'intégration qui, il faut l'avouer, font partie du « *rêve* » de King. Il s'agit d'un rêve immense, celui d'une Amérique capable d'accepter et d'intégrer le noir.

Auréolé de gloire dans les villes du Sud où il remporta d'éclatantes victoires limitées, ovationné pendant la marche de Washington le 28 août 1963, et celle de Selma le 7 mars 1965, King en qui vivent toutes les passions de beaucoup d'Américains n'offre plus qu'une image dégradée dans les villes du Nord, précisément à Chicago et à Memphis où il se heurte à la violence des blancs qui ne le comprennent pas, parce que ses victoires sur les communautés blanches du Sud font de lui un ennemi à leurs yeux. Il y est d'ailleurs accueilli par des projectiles, par l'éclat strident des voix : « Kill the nigger – lovers!» ou «where is Martin Luther Coon !» (117) et par le tintamarre des boîtes de conserves vides entrechoquées en signe de protestation : « King emerged from his car into a shower of spits, rocks, beer bottles, and firecrackers» (118). Puis, il y a Memphis, ville cruelle où King est assassiné le 4 avril 1968. Cette mort violente est peut-être aux yeux de Charles Johnson, l'effacement d'un homme que la société américaine a réussi à convaincre de l'inefficacité de ses méthodes non violentes de lutte pour l'intégration des noirs.

C'est la mise en contexte de cette inefficacité, de cette sorte d'absurdité que se propose d'étudier cet article. Il s'agit de voir comment

l'auteur contextualise les épisodes de la vie de King, et de montrer le côté quelque peu illusoire de son « rêve », en nous appuyant sur la théorie de « l'entrecroisement » entre l'histoire et la fiction développée par Paul Ricœur.

L'article est divisé en trois parties. La première partie examine la violence rencontrée par King alors qu'il est à Chicago pour organiser la lutte contre la pauvreté (Poor People's Campaign). La deuxième est une analyse de la contestation par les radicaux noirs des méthodes non violentes de King. Dans la troisième partie nous déterminons dans quelle mesure le récit de Charles Johnson met en abîme la faillite de la non violence dans la lutte pour l'intégration des Africains Américains.

LA MISE EN TEXTE DE LA VIOLENCE CONTRE KING

Dreamer est entrecoupé de péripéties appartenant à l'époque brûlante du mouvement pour les droits civiques. Pendant les années 1960, l'explosion de la colère dans les communautés noires résulte de plusieurs frictions avec les policiers blancs qui patrouillent dans les quartiers noirs, arrêtent et tuent, souvent au hasard, les noirs qui ont le malheur de les croiser. Les émeutes de Harlem en juillet 1964, et ceux de Watts en août 1965 sont suivis de l'été 1967 au cours duquel cent cinquante villes américaines explosent littéralement : *By the end of July 1967, eighty-three people were dead (twenty-six in Newark, forty-three in Detroit) and thousands wounded in scores of black riots ... Detroit was in flames, snipers were shooting, forty-seven U.S Army paratroopers occupied the flam my ghetto along with eight thousand national Guardsmen (Gitlin, 1987, 244).*

C'est dans cette atmosphère confuse que King se rend à Chicago pour lancer la campagne contre la pauvreté. Ce voyage qui est repéré dans l'histoire de la vie de King constitue le point de départ du récit de Charles Johnson. L'ancrage du récit dans la réalité historique américaine est révélé par cette déclaration du leader noir à son arrivée à Chicago à l'été 1966 : *2The disposed of this nation-the poor, both white and Negro live in a cruallly unjust society. They must organize a revolution against the injustice, not against the lives of their fellow citizens, but against the structures through which the society is refusing to take means ... to lift the load of poverty*². (Trumpet, 1968, 59-60). La référence temporelle première du roman se situe en 1966, année qui sert à l'évocation de ce voyage à Chicago. Cette étape historique qui se fonde dans la vie de King laisse entendre la confrontation de la non violence prônée par ce dernier à la violence que lui opposent les blancs de la ville afin d'empêcher la marche qu'il a envisagée. Le texte tout entier est empli de moments de terreur, de haine, caractéristiques des années brûlantes de la lutte pour les droits civiques : *In the summer of 1967 scores of America's urban areas were enveloped by leaping flames of a series of rebellions which seemed at the time to move the nation to the very edges of racial*

warfare. Nearly 150 cities were involved, but the intensity of the struggle was focused in July of that year on Newark, New Jersey, and on Detroit (Harding, 1996, 16).

En fait, King quitte la gloire rencontrée dans les villes du Sud, pour entrer dans une sphère de ténèbres gouvernée par la violence qu'expriment des mots comme « *fuses* » ou « *flames* » (22). La date des événements est précise : le 17 juillet 1966, point temporel particulièrement douloureux : « *The streets were turned into combat zones* » (22). Cette violence envahit Chicago ; on ne la sent pas, on la voit dans chaque rue. Le narrateur y revient d'ailleurs constamment : « *At the window I could see two men shoot out the streetlight* » (23). Dans cette ville en flammes : « *Through the window I saw flames from burning cars dancing against a dark sky* » (32), on sent l'odeur de la mort qui brise le rêve d'une société égalitaire et non violente prônée par King.

Le tour de force de l'auteur est de nous livrer un texte qui bien qu'appartenant au mode fictionnel, s'attache à recréer des situations historiques réelles dans une Amérique constante dans son hostilité aux noirs. Cette réalité historique est appréhendée par exemple à travers l'évocation de l'assassinat le 3 janvier 1966 de Sammy Younge, jeune militant noir des droits civiques, alors qu'il tentait d'utiliser des toilettes réservées aux blancs. L'acte de Younge n'est pas difficile à comprendre ; il s'inscrit dans le cadre des « sit-ins » initiés le 1er février 1960 à Greensboro par quatre étudiants d'un collège noir, l'Institut Agricole et Technique de Greensboro. Le texte se réfère à d'autres victimes noires telles que Jerome Huey, Fred Hubbard et Ben Chester tous repérés dans l'histoire du mouvement des droits civiques (24).

Ces révélations historiques sont sans cesse mises en abîme, et les pans de l'histoire reconstituée par la mémoire sont mis en contexte. Ce qui permet au narrateur d'indiquer d'autres références à la pensée de Martin Luther King. Le passage, *When the history books are written in future generations, the historians will have to pause and say «there lived a great people – a black people – who injected new meaning into the veins of civilization (26)*, est sans doute la contextualisation du discours que prononça Martin Luther King en 1955 au début du boycott des bus de Montgomery. « *If we protest courageously, and yet with dignity and Christian love, when the history books are written in the future, somebody will have to say. There lived race of people, of black people, of people who had the moral courage to stand up for their rights. And thereby, they infected a new meaning into veins of history and civilization» (King quoted by Shuker, 1985, 53).*

Le texte de Charles Johnson ne fait donc que recomposer des séquences de la vie de King. Il résonne d'une multitude de faits qui tissent entre le passé remémoré et la fiction des liens forts qui confèrent à *Dreamer* une certaine vraisemblance. Le narrateur revient sans cesse

sur la violence, qui prévaut à Chicago: “*Tension in the air was thick enough to make me short – winded*” (116). Une autre scène, elle aussi emblématique de la violence révèle les péripéties appartenant au voyage de King à Chicago : *Cherry bombs, difficult to distinguish from gunfire, exploded around the chevelle and King’s car as we inched forward into a sea of urban thugs – Rotten eggs splattered the chevelle’s windshield, coating it so I couldn’t see and started swearing when my wipers failed to work* (117).

Par ailleurs, la scène où est décrit King face à ses agresseurs : “*I saw a knife hurtling toward the minister the blade, missing King entirely, buried itself in a bystander*” (119), est la reconstitution d’un fait vécu par le leader noir à Chicago (Harding, 114). Elle présente le contexte social dans lequel s’est inscrite l’alerte de la violence contre King. L’auteur ne fait que configurer cette sorte de rencontre avec la mort qui se produit alors que King est parmi la foule à Chicago : “*King dwarfed on all sides, blood and sweat spangling his blood, pulled of his ties*” (118). C’est en un sens exactement ce qui arriva au Pasteur noir en 1966. Car le 10 juillet de cette année ; lorsqu’il arrive à Marquette Park, l’une des communautés blanches les plus racistes de Chicago, King est accueilli par la violence : *It was here that the demonstrators met fierce opposition, needed all protection that Daley’s police force could provide, and went through the frightening experience of having martin Luther King hit by a rock* (Harding, 13).

La stupeur de King est alors profonde, lui qui croit à la non violence se trouve inéluctablement confronté à la haine de ses compatriotes “*I’ve never seen mobs as full of hate or as hostile as the one we saw to day. Nothing like this ... It proves the opposite of what they’ve been saying*” (120). Ce passage du roman fait écho à une déclaration du leader noir alors qu’il est confronté à la violence de ses concitoyens pendant la marche de Chicago : *I’ve never seen anything like it ... I’ve been in many demonstrations all across the South, but I can say that I have never seen – even in Mississippi and Atlanta – mobs as hostile and as hate filled as I’ve seen in Chicago* (King quoted by Harding, 13).

Pareille hostilité était courante pendant le mouvement pour les droits civiques. En mars 1965 par exemple, lors de la marche de Selma, les blancs accueillent King par la violence : *The marchers were attacked by state troopers and the sheriff’s men who wielded bull whips and rubber hoses wrapped with barbed wire. Of the 140 people injured, half required hospitalization ... Among other atrocities, they threw a black child through a stained – glass window of the First Baptist Church.* (Shuker, 97)

King qui vivait jusqu’alors dans un univers de simulations, d’impostures et de faux-semblants a désormais l’impression d’être dans le réel. La violence et la non violence paraissent donc s’imbriquer quelque peu l’une dans l’autre. Car en même temps que brûlent les

rues de Chicago : «*burning stores and ricochety pistol in the darkness*» (51), se déroule dans la conscience de King l'assurance d'enrayer la violence par la prière à Dieu, l'amour et la non violence : «*The Minister was now on the west side, preaching brotherhood and peaceful revolution on streets that ran slick with blood*» (52).

L'ironie de l'action non violente de King est maximalisée par cette simultanéité. L'image des policiers blancs poursuivant et assommant de jeunes noirs 1 : «*They leave the boy bleeding on the sidewalk*» (52), est emblématique de cette contradiction qui entoure la philosophie du Pasteur noir. D'ailleurs, ses frères de race s'interrogent bien sur le sens de cette intégration et de cette non violence que prône Martin Luther King : «*Many blacks wondered if one of fundamental goals of freedom should be the chance to live next door to white people in places like Cicero and Hyde Park*» (60-61). La remise en question de la non violence qui est repérée, elle aussi, dans l'histoire du Mouvement des droits civiques est un ressort discursif important dans *Dreamer*. Cette violence contre un défenseur de la non violence est le signe annonciateur de la fin tragique de King. Elle indique donc que la doctrine de ce dernier n'est pas susceptible d'aboutir. En un sens, la violence qui parcourt le roman de Charles Johnson est le prélude de l'écroulement du rêve de King. L'auteur met d'ailleurs en scène des personnages qui fonctionnellement symbolisent les radicaux noirs des années 1960 dont la préoccupation est de répondre coup par coup à la violence que leur imposent les blancs. Dans ce domaine du rejet de la non violence, les personnages comme Chaym Smith et Yahya Zubena prennent le même chemin que Malcolm X

LA CONTESTATION DES METHODES NON VIOLENTES DE KING

La date qui délimite le récit de Charles Johnson se situe entre 1966 et 1968. Mais pendant la campagne de Chicago le narrateur est amené à effectuer un retour vers le passé de King à Ebenezer Baptist Church en 1936. Le texte appuie lourdement sur l'atmosphère magique qui règne dans cette congrégation. Pour vivre la mère de King a besoin de la grâce divine. C'est pour cela que les sermons de son époux trouvent chez elle un écho profond : «*Her eyes turned up in her head. Veins in the throat stood out. There was the possibility she might swallow her tongue*» (79). Ce passage indique le côté ridicule d'une religion qui est somme toute aliénante pour les noirs. En effet, le sermon est un phénomène de groupe. Le bon sermon, c'est celui qui mène à la participation psychologique de l'assistance. Le pasteur, lui, a pour tâche de mener ses fidèles à la transe. Cette transe est indiquée par des expressions comme «*moments of epilepsy*» (78) ou encore par les gestes incontrôlés de la mère de King : «*Now she writhed on the floor like a worm. Water ran down her legs. Her light cotton dress rose above her brown thighs, ...*» (79). Peut-être le narrateur, remontant à la source

des convictions religieuses de King, remet-il en question certains aspects du christianisme de masse pratiqué par les noirs. Aussi renvoie-t-il le lecteur à cette époque où King ne croyait pas en la résurrection de Jésus et où il doutait de la Bible pour s'attacher à d'autres disciplines de la connaissance : «*Medecine or law, he thought, might suit him better than church*» (79). Mais cet épisode n'est qu'un point de repère temporel qui permet de situer les racines religieuses de la famille de King. Sur cette question *Dreamer* se situe dans une perspective réaliste, puisque King s'intéressa dès son jeune âge au droit et à la médecine (Shuker, 44). Car la principale ligne chronologique du roman est plutôt celle constituée par la rencontre de King avec Chaym Smith que le narrateur présente comme l'admirateur du pasteur noir : «*When I heard you were in Chicago, I figured I had to come by and at least shake your hand*» (34).

En fait, Chaym Smith veut protéger King contre toute attaque et, s'il le faut, sacrifier sa propre vie pour lui : *When you go somewhere or leave a place, I could be there too, and if somebody's tryin' to hurt you, they won't know which a way to turn. That's all I'm asking, that you let me do somethin'* (40).

Mais très tôt la contradiction s'établit entre les deux hommes par l'écho de la violence qui résonne dans l'intention de Chaym Smith. Martin Luther King voit dans les propos de celui-ci un danger. Sa réaction ne se fait d'ailleurs pas attendre : «*Absolutely not. I could never agree to anything like that ... It's just dangerous*» (41). Cet épisode est annonciateur de la colère qui habitera Chaym Smith tout au long du roman. En effet, ce jeune noir de South Side, ghetto noir de Chicago, à été sous les drapeaux en Corée où il a vécu la ségrégation dans les casernements militaires. Cette rencontre avec Chaym Smith, bien que placée sous le signe de la méfiance, se termine par l'accord de King qui demande à Matthew Bishop et Amy de travailler avec le jeune noir : «*Get him back on his feet. Help him understand what the movement is about – and have him sign the commitment blank*» (42). Ce que révèle cette phrase n'est pas difficile à déterminer. Elle transmet une morale, un message spirituel contenu dans le premier point du formulaire que remplit Chaym Smith pour son engagement dans le mouvement pour les droits civiques «*Remember always that the non violent movement seeks justice and reconciliation – not victory*» (91).

Le formulaire d'engagement qui est authentique, puisqu'il se trouve être reproduit par Lerone Bennet (1964, 106-107), se lit par fragments délibérément orientés vers l'amour du prochain et le pardon des ennemis. Ces fragments recréent des points familiers aux oreilles des adeptes de la non violence (le pardon, la bonté, le sacrifice, le respect d'autrui, etc.)

Même si Chaym Smith signe le formulaire, il reste que pour lui, l'amour du prochain ne peut produire une société américaine égalitaire,

mais plutôt une réconciliation raciale éphémère qui permet un instant que les blancs et les noirs s'acceptent. Sans doute, Chaym Smith est une sorte de « double » de King. D'ailleurs Chaym Smith lui-même, s'adressant à Matthew Bishop et Amy, évoque sa capacité à imiter le Pasteur noir : *«I can do anything he does. Just watch me. And I'll fucking do it better»* (112). Chaym Smith veut donc être un autre King. D'ailleurs, lorsqu'il fait sa première apparition en public en lieu et place de Martin Luther King, Matthew Bishop qui le regarde s'exprimer se demande s'il s'agit bien de King ou de Chaym. Aux yeux de King ces ressemblances sont inquiétantes : *«Their resemblance frightened him»* (45). Cette peur qui l'habite au moment où il se regarde dans un miroir est peut être le signe de son propre reniement. C'est la peur de la violence qui est en Chaym et qui annonce la victoire prochaine de celle-ci sur la non violence. Si Chaym Smith choisit de ressembler à King, c'est sans doute pour se faire artificiellement un nom. C'est un homme en colère qui ne se détourne pas de sa préoccupation majeure qui est d'user de la violence pour répondre coup par coup à la violence des blancs. Aussi met-il en évidence le fossé existant malgré tout entre King et ses détracteurs blancs : *«Although his gifts were devastating weapon against racism, they separated him from them»* (p. 56). C'est pourquoi il déchire le formulaire d'engagement au mouvement pour les Droits Civiques. Cet acte est une sorte de reniement de la personnalité de King. Il bannit l'influence de ce dernier sur lui et le place aux antipodes de la non violence qui est fondée sur la patience, la courtoisie et l'amour. Car pour lui, il n'y a pas d'au-delà pour les noirs. Il n'y a que le moment présent qu'il désigne par «now» (97). La religion chrétienne est spécieuse ; c'est pourquoi il se convertit au Bouddhisme au sein duquel il se rend compte malheureusement qu'en tant que noir sa place n'est pas assurée dans l'au-delà : *«Only Japanese could experience true enlightenment. I left that night»* (99).

Chaym Smith se sent exclu de la société américaine, car en tant que noir, il n'est accepté nulle part, même pas en Afrique considérée comme sa mère patrie : *“Wherever I go, I am a nigger. Oh ! And I been to mother Africa. Over there, where people looked like me, I didn't fit either. I don't belong anywhere (100).”*

Ce sentiment était déjà celui de Richard Wright lorsqu'il arriva au Ghana en 1958 : *“I was black. They were black, but my color did not help me”* (Fabre, 1973, 402). De même la Gambie s'avéra être pour Alex Haley un pays étranger dont les coutumes, la langue, les émotions et les habitudes de pensée le déconcertèrent, l'aliénèrent même, et lui apprirent qu'il est irrémédiablement américain et occidental (Haley, 1976, 717). Une attitude semblable existe chez Ruthana, un personnage de *Mama Flora's Family* (1998) qui une fois en Ouganda (Afrique Orientale), au milieu de ses frères et sœurs africains prend conscience qu'elle est étrangère au continent noir (416). De même, Matthew Bishop dans

Dreamer a le sentiment d'être un laisser-pour compte dans son propre pays. Lorsque Chaym Smith lui demande s'il se sent chez lui aux Etats-Unis, sa réponse est sans équivoque : "No, I don't – Ever" (100).

Le thème du rejet du noir inspire à Chaym Smith des réflexions repérées dans l'expérience noire aux Etats-Unis : «*We're the unwanted, the ones always passed over. Until the day we die, we're drifters*» (100). En insistant sur le rejet dont sont victimes les noirs, le narrateur exprime un malaise qui l'habite au même degré que Smith : «*He was a man without a home. Without race ... For what he had said about knowing no place on earth where he could find peace, security was something I'd often felt and fear*» (100). On revient ici aux origines des relations raciales aux Etats-Unis, à la question fondamentale de l'impossible intégration du noir dans la société américaine. En un sens c'est à la remise en question de la non violence que renvoient ces propos de Matthew Bishop. En fait, c'est l'expérience noire qui est perçue avec ses jeunes radicaux noirs qui refusent la manipulation et souhaitent réveiller les noirs d'une trop passive et longue attente : «*Blacks people were waiting, always waiting for a day of redemption that forever recedes like the horizon*» (63). La véracité des événements semble garantie par le lien incontestable entre la fiction et les faits, réels vécus par les noirs. Cette tendance radicale, repérée manifestement dans l'histoire des relations raciales aux Etats-Unis, apporte au lecteur un contexte chargé de signification à la fois historique et sociale.

Car en 1967, année du déroulement des événements de Chicago, cette impatience des noirs est généralisée dans les milieux des militants du Black Power et de ceux des Black Panthers. Le slogan «Black Power», lancé par Carmichael Stokely lors de la marche de Selma à Montgomery en juin 1965, est l'expression du rejet de la doctrine de King. En effet, devant les lenteurs que met la société blanche à traduire dans les faits les principes d'égalité proclamés par la constitution américaine, Carmichael Stokely et d'autres jeunes radicaux s'impatientent et mettent en cause la volonté du pouvoir contrôlé par les blancs. D'où le cri de révolte qui se répand soudain à partir du milieu des années 1960 pour revendiquer le pouvoir pour les noirs : «Black Power». Ce slogan signifie qu'il est vain de miser sur la politique de non violence lancée par King, et qu'il faut constituer, comme le dit Malcolm X, une puissance économique et politique noire qui permettrait de développer la communauté afro-américaine (*The last year of Malcolm X*, 61). C'est dans ce sens que le slogan «Black Power» est l'explication de l'attitude de Chaym Smith qui conteste la non violence dont il pense qu'elle n'est pas susceptible d'aboutir. Il s'agit là d'une attitude récurrente chez les personnages du roman afro-américain. Ainsi, par exemple, dans *Mama Flora's Family*, Ben éprouve une joie intense à l'évocation de tout ce qui se rapporte à l'égalité et aux droits civiques des noirs. Son impatience devant la lenteur des solutions aux problèmes posés par les

Noirs l'amène à prôner la violence : «*At first Ben had attached himself to the group following Martin Luther King, but they were committed to non violence, and Ben was all for action, even if it was violent*» (391).

Charles Johnson ne se détourne donc pas de la préoccupation des radicaux noirs dont Chaym Smith est le symbole. Comme Ben, Chaym Smith ne cesse de mettre en doute le réalisme de la pensée de King. La remarque qu'il fait à Matthew Bishop : «*You got to remember that nobody on earth likes Negroes : not even Negroes. We are outcasts*» (65) montre que pour lui l'histoire des relations raciales aux États-Unis est vieille, qu'elle est infinie et qu'elle a commencé avec la haine : «*The world didn't begin with love*» (66).

L'ancrage du récit dans la réalité historique ne peut guère être remis en question, et le lecteur averti est loin de se sentir perdu à la lecture du roman de Charles Johnson. Même si le texte est ponctué de plusieurs interventions fictionnelles, il ne manque pas d'évoquer des faits réels se rapportant à la lutte pour les droits civiques. La contestation des idées de King, principal ressort du roman, appartient d'ailleurs à l'histoire des relations raciales aux États-Unis. C'est Malcolm qui en 1965 se chargeait d'éveiller la conscience de ses frères de race sur le danger que représentait la doctrine de King : «*If the leaders of the non violence movement can go into the white community and teach them non violence, good. I'd go along with that. But as long as I see them teaching non violence only in the black community, we can't go along with that* ». (*Malcolm X Talks to Young People*, 1965, 5)

Sur cette question de l'utilité de la violence, le devoir de Malcolm X est de dire ce qu'il pense, ce qu'il ressent en toute loyauté. Ce qu'il veut, c'est une nouvelle interprétation de cette lutte. Aussi appelle-t-il les noirs à l'insurrection : «*It will be the ballots, or it'll be bullets. It'll be liberty, or it'll be death*» (*Malcolm X Speaks*, 32). C'est cette colère qu'exprime Chaym Smith contre King et les autres intégrationnistes : «*They make me sick, everyone of them*» (66). Car pour lui comme pour tous les détracteurs de King, l'intégration n'est rien d'autre qu'une perte d'identité du noir. L'attitude de Chaym Smith s'impose comme par contamination à Matthew Bishop dont les déclarations contre l'intégration se confondent avec celles de Smith. Cette contestation de la patience et de la politesse enseignées par King apparaît dans la scène où, réagissant à l'attitude raciste d'une femme blanche du nom d'Arlène qui tient une cafétéria, et qui refuse de le servir parce qu'il est noir, Matthew Bishop lui jette à la figure le sandwich qu'elle lui vend après une longue attente. Le geste d'Arlène nous est d'ailleurs familier. Il ressemble étrangement à celui des blancs qui en 1961, refusèrent de servir trois étudiants noirs de Greensboro qui entamèrent le mouvement des sit-ins. Se détourner de la voie tracée par King pour faire entendre sa propre voix et celles des autres radicaux noirs est pour Matthew Bishop un acte de rébellion. Car apprendre à se taire pour respecter

l'idéologie de King est pour lui une discipline d'errance et de reniement de soi. Le message de Bishop est apparemment pertinent. C'est un appel historique de ce qui a été donné aux blancs d'entendre dans les années 1960. En définitive l'acte de Bishop consacre en quelque sorte la faillite de la non violence.

Dans la scène où apparaît Willard Bayley désigné par son nom africain Yahya Zubena, c'est encore l'expérience noire des années 1960 qui est révélée. Yahya Zubena (le nom africain est porteur d'un message ethnique) pense comme Chaym Smith que les noirs sont victimes du racisme blanc, et que la seule solution est la révolte. Son cri «*Nigger, Nigger, wake up*» (169) est le signe d'une protestation véhémement contre la non violence. Le personnage de Yahya a est donc traversé par l'histoire du nationalisme noir. Le texte revient en effet à ce moment précis où les Afro-Américains pour rétablir leurs liens avec l'Afrique adoptaient des noms africains et portaient des «dashikis» (vêtements africains). La présentation physique de Yahya obéit à la volonté de l'auteur de souligner le côté nationaliste du personnage : «*He wore faded jeans, and a dashikis of red, black, and green, the colors of Marcus Garvey's flag*» (71).

Nous sommes ici, encore, en présence de la construction d'une pensée ethnique qui donne au texte de Charles Johnson une connotation historique. Yahya croit à l'utilité de la violence et incite Chaym Smith, Amy et Matthew Bishop à condamner la non violence : «*I don't think you understand anything about the necessity of a revolutionary violence*» (173). A ce personnage dont il fait le protagoniste principal du chapitre 9, Charles Johnson prête en quelque sorte des préoccupations proches de celles de Malcolm X. comme ce dernier, Yahya éprouve devant la ségrégation raciale une grande amertume : «*We are concentrated in the ereas where the Man wants us – away from him. Segregation did that* » (172). Peu importe que le personnage de Charles Johnson soit fidèle ou non à son modèle historique qu'est Malcolm X. l'essentiel est qu'il représente aux yeux de l'écrivain l'esprit même de la pensée nationaliste afro – américaine des années 1960. le rappel historique concernant le nationalisme noir se présente donc comme un événement vécu, inscrit dans l'histoire américaine, l'imagination venant ici au secours de la mémoire. Sans doute, l'auteur ponctue –t–il sont texte de scènes mélodramatiques sur la victimisation des noirs. Mais il ne faut pas oublier les valeurs affectives qu'il associe au souvenir des militants blancs qui ont participé à la lutte pour les droits civiques des noirs. C'est Mama Pearl qui se charge de rappeler à Matthew Bishop que tous les blancs ne sont pas méchants, et que certains ont même perdu leur vie pour avoir défendu la cause des noirs : «*I've seen good white people who sacrificed their lives on Freedom Rides. Andrew Goodman and Michael Schewerner were killed and buried under a Mississippi dam right beside James Chenay* » (175). Cette phrase est inspirée par le souvenir

de d'Andrew Goodman et Michael Schewerner, jeunes militants blancs assassinés le 21 juin 1964 à Philadelphie à cause de leur ralliement à la cause noire. Le texte de Charles Johnson témoigne donc du souci de vraisemblance qui caractérise l'écrivain. Aussi la trame romanesque du récit n'est – elle jamais que suggérée par une suite de références à des séquences de la vie de King où la lutte pour les droits civiques se donne libre cours. En définitive, ni les critiques des radicaux noirs, ni celles des blancs n'affaiblissent la foi de King dans la non violence. Bien au contraire, il continue de s'embarquer dans cette galère dont il a maintenant conscience des limites et dont il doute de l'efficacité.

LA FAILLITE DE LA NON VIOLENCE

Au-delà du doute qui effleure la conscience de King sur son action non violente : *«There were many times where he wondered if he was wrong »* (75), le narrateur, invite le lecteur à réfléchir au degré de constance de la pensée du pasteur noir : *Non violence, he felt, was an experiment with truth. It was a truth-seeking process. That was all in the world he could say with certainty* (74).

L'égalité raciale est inaccessible, elle est noyée par la réalité historique. King le sait, il reconnaît et accepte cette réalité ; ce qui justifie son doute sur la nature de ses nombreuses distinctions honorifiques : *The honour he received threw him into the deepest reflection on whether he deserved these distinctions and if one day they'd prove to be more weight than they were worth* (72).

King a en effet conscience des limites de son action lorsque, parlant de l'intégration il dit : *“Morally, we ought to have what we say in the slogan“ Freedom now”. But it doesn't all come now. That's a sad fact of life you will have to live with* (152). Mais reconnaître cette vérité accablante ne constitue pas pour autant un motif du reniement de ses convictions profondes sur la nécessité d'aimer et de pardonner ses ennemis blancs et noirs : *Love was the ontological foundation of value. God was love. It followed that without him, there could be no basis for all his appeals to justice from the pulpit* (81)

Face à ses détracteurs King reste ferme et refuse la manipulation. *“ No man can bring me so low as to make me hate him no matter what we ran up against to day in Chicago”*.(139). Dans la phrase : *“I have no choice but to love others, because I am the other”* (141), le narrateur se réfère à cette “force d'aimer” dont parle King et qui est le titre de l'un de ses livres les plus célèbres. L'auteur reconstruit donc cette force d'aimer contenue par exemple dans cette phrase que le leader noir prononça après le bombardement de son domicile en 1965. *“We must use the weapon of love, we must meet hate with love because God is with us”*. (Shuker, 53). Et cependant l'orage approche. Les victoires de King ont révélé aux agents du FBI les dangers d'un homme trop populaire et

encombrant. Le message de la non violence est entrain de s'émietter : *"His critics lay the corpses right on his doorsteps, telling him the day of non violence is done, that it was just a foolish dream any way "* (198). En effet, la lutte pour les droits civiques qui fait de lui la cible des clameurs d'un pays toujours hostile aux noirs est l'aboutissement d'une longue série d'épreuves qui ont pris, avec les années, la forme désormais irrévocable d'un destin tragique : *" You watch him out in public, you'll see how his eyes keeps moving, looking for some one about to attack him. His speeches sound morbid. They're all about dying "* (199). Ce harcèlement de King, qui est dans une large mesure celui que soulève la peur de la mort, est un fait réel vécu par ce dernier pendant les deux dernières années de son existence : *"I'm tired of living everyday under the threat of death. I have no martyr complex. I want to live as long a anybody... and sometimes I begin to doubt whether I'm going to make it through. I must confess. I'm tired..."* (King quoted by Harding, 94).

D'ailleurs, ses détracteurs voient dans la non-violence la cause de la mort prochaine du leader noir : *"I'm saying, if this last, greatest dream of his – this jump from race to class, from local crises to a national one – might turn into a nightmare when he brings all those poor people to Washington to demonstrate and fill up the hospitals and jails"* (201).

Edgar Hoover, le directeur du FBI l'a dit, King est devenu le plus grand menteur de la nation (188). Johnson se réfère ici à une personnalité repérée dans l'histoire américaine. Car en 1967 Hoover dont l'hostilité à l'égard de King est bien connu est effectivement directeur du FBI : *"FBI J. Edgar Hoover did little to conceal his hatred for Martin Luther King whom he regarded – without a shred of evidence – as a dangerous communist : Hoover also called the civil rights leader "a fraud, demagogue and scoundrel and the most notorious liar in the country"* (Shuker, 91).

Contre cette évidence de la haine, la non violence ne peut rien. D'ailleurs, la position de Hoover se durcit, son êtreinte raciste se resserre. King est sévèrement critiqué. En fait, les jeux sont faits et la machine de la mort est mise en marche : *" They would pay 50,000 dollars to anyone who killed the " big nigger " from Atlanta "* (189). On le voit, les autorités du FBI ont transformé le succès de King en scandale. King lui-même, à cette époque paraît être conscient du danger qui le guette : *" The policy was, he was sure, to simply sit back, wait, and see if the assassin made good of his promise "* (188). Lorsque le Président Kennedy le reçoit à la Maison Blanche, ses inquiétudes sur le sort de King sont manifestes : *"They're communists, you've got to get rid of them. If they shoot you down, they'll shoot us down too - So we're asking that you be careful"* (188). Les passions montent, le tumulte grandit. Profondément éprouvé par l'orage de la mort et toujours à la merci du FBI, King garde cependant intacte sa confiance dans l'avenir. Car l'idée qui est au centre, celle du sacrifice suprême, se développe en un système philosophique. Elle devient l'objet d'un culte religieux, mais

elle repose d'abord chez King sur l'éminence de sa mort. Ainsi, la nuit de son assassinat, lors d'un meeting dans une église de Memphis, King laisse éclater son pessimisme sur son avenir : *We've got some difficult days ahead but it doesn't matter with me now. Because I've been to the mountain top. And I don't mind. Like anybody, I would like to live a long life. Longevity has its place. But I'm not concerned about that now. I want to do God's will. And he's allowed me to go up to the mountain and I've looked over and I've seen the promised land. I may not get there with you but I want you to know tonight that we as a people will get to the promised land and.. And I'm happy tonight. I'm not worried about anything. I'm not fearing any man. Mine eyes have seen the glory of the coming of the Lord* (King quoted by Harding, 127)

King se dit donc proche du Christ. Il sait que la violence qui s'abat sur lui n'est que le signe d'une imperfection humaine, et que Dieu saura rendre justice. C'est à ses yeux, la forme que revêt une certaine réalité de la société américaine. Et l'histoire américaine elle-même n'est pour lui qu'un symbole qui désigne le bonheur qu'il éprouve à pressentir que tout ce qui se passe ne s'accomplit pas seulement sur terre, mais encore ailleurs, dans ce que les uns appellent le Royaume de Dieu. L'évidence de la non violence n'est que la forme normale de ce bonheur qu'éprouve King de vivre en harmonie avec les autres.

Pourtant au moment où King arrive à Memphis pour organiser la marche avec les grévistes noirs en avril 1968, le message d'amour est entrain de s'émietter. La haine de Hoover a brisé l'enchantement qui l'habitait à propos de la non violence. Les Noirs en signe de protestation contre les injustices usent de la violence pendant la marche : *"They'd marched all of three blocks before he heard glass breaking in clothing stores behind him"* (215). Les paroles de King, sa réaction devant l'événement répondent à son sentiment permanent d'être élu par la volonté d'accomplir, malgré tout, une mission divine qui est fondée sur la non violence : « *stop this, I won't lead a violent march* » (215). C'est la dernière fois que les Américains entendront sa voix, la dernière fois aussi qu'ils le verront en public, avant que n'éclate, quelques heures après, le scandale de son assassinat le 4 avril 1968. En fait ces paroles de la fin sont aussi, à certains égards, des paroles du recommencement. Par-delà le paradoxe d'une philosophie parvenue à son degré suprême d'effritement, on y sent percer chez les Américains l'inquiétude des nouveaux horizons. Cet assassinat consacre aux yeux de Charles Johnson la faillite de la non violence : « *Non violence is a dead philosophy... And it was not the black people that killed it. It was the white people that killed non violence* » (226). Jamais peut-être depuis que les Noirs ont fait de King le symbole de leur condition, son mythe n'avait trouvé autant d'adeptes. Sur la nature de la colère des noirs choqués par son assassinat, l'auteur reste proche de l'histoire américaine, proche de cette vague de violence qui suivit la mort de King.

On the evening of April 4 (thursday) one hundred and twenty-five American cities began eruption in flames : a prophet had fallen... "Get your gun," shouted stokely Carmichael. "When white America killed Dr. King, she declared war on us" (226).

Ce fut là le moment confus de ce très particulier moment de l'histoire américaine. Plusieurs villes sont en flammes. Partout règne la violence que King a combattue de son vivant : " *Forty-six people were dead. Whites, pulled from their cars, were beaten mercilessly and stabbed. Two thousand six hundred people were injured. Another twenty-one thousand were arrested...* " (227). Commencé avec la violence, *Dreamer* se termine dans un bain de sang. Que la vie d'un homme non violent, prix Nobel de la paix, soit traversée par autant de violence est un point à déchiffrer. C'est peut-être la preuve que la non violence prônée par King était une illusion et que le pasteur lui-même ne fut qu'un «rêveur » à la fois naïf et irréaliste. Avant King, d'autres défenseurs de la non-violence comme Gandhi, Rabin sont morts de violence. On ne peut lire de ces assassinats que l'ironie, l'illusion. Tout laisse à croire qu'aux yeux de Charles Johnson, King s'est trompé en croyant à la réconciliation raciale au travers de la non violence et de l'amour. C'est d'ailleurs par un message analogue que se termine le livre de Harding sur King. " *Tell the children... that love and compassion are not shields against the instruments of physical destruction* " (Harding, 136).

CONCLUSION

Il est difficile d'imaginer un écrivain dont l'esprit soit complètement fermé à la politique et à la condition du public pour lequel il écrit. Charles Johnson est un écrivain qui épouse la cause politique et sociale de son peuple. Dans *Dreamer* il ne fait qu'exprimer une certaine réalité historique. Car on y trouve, presque à chaque page, une certaine vraisemblance des faits relatés à propos de la vie de King et du Mouvement pour les Droits Civiques.

L'enterrement de King auquel assistent les autorités officielles (Richard Nixon, Mc Carthy, Jacqueline Kennedy...) est pour Charles Johnson l'occasion de contextualiser l'un des discours le plus célèbres de King : « *I have a dream this afternoon that the brotherhood of man wil become a reality...* » (230).

Deux ressorts discursifs s'imbriquant l'un dans l'autre se dégagent du roman de Charles Johnson. Au centre du récit il y a le rêve d'une société égalitaire et non violente prônée par King. Puis il y a la violence qui met un terme à sa vie. Qu'un défenseur de la non violence, soit ainsi assassiné est la preuve de l'ironie d'une philosophie dont le lecteur comprend qu'elle n'est pas susceptible d'aboutir. Peu importe que King ait réalisé ou non son rêve. L'essentiel est que cette quête inachevée de la réconciliation raciale aux Etats-Unis aboutit à des victoires dont

on ne cessera de parler.

BIBLIOGRAPHIE

- Bennett, (Lerone Jr.), *What A Manner of Man. A Memorial Biography of Martin Luther King*, New York, Johnson company, Inc, 1964.
- Breitman (George), *Malcolm X Talks To Young People*, New York, Meritt Publishers, 1965.
- Breitman (George), *The last Year of Malcolm X : The Evolution of a Revolutionary*, New York, Meritt Publishers, 1967.
- Breitman (George), *Malcolm X Speaks*, New York, Meritt Publishers, 1965.
- Fabre (Michel), *The Unfinished Quest of Richard Wright*, New York, William Morrow, 1973.
- Gitlin (Todd), *The Sixties : Years of Hope, Day of Rage*, New York, Bantam Books, 1987.
- Haley (Alex), *Roots*. New York, Doubleday, 1976.
- Haley, (Alex), *Mama Flora's Family*, New York, Dell Publishing, 1998.
- Harding (Vincent), *Martin Luther King The Inconvenient Hero*, New York, Orbis Books, 1996.
- King (Martin Luther), *The Trumpet of Conscience*, New York, Harper & Row, 1968.
- King (Martin Luther), *La force d'aimer*, Paris, Casterman, 1964.
- Shuker (Nancy), *Martin Luther King*, New York, Chelsea House Publishers, 1985.